

EXPRIMER SES PEURS

A certains moments de l'expression libre, quand je sens circuler en profondeur une sorte de Mal-Etre, quand je constate des troubles plus ou moins divers de comportements, j'essaie de proposer deux ou trois sujets projectifs dans un temps déterminé, à chaud, en vase-clos, c'est-à-dire durant une heure de cours, sans qu'il soit possible de réfléchir chez soi, de faire un exercice littéraire.

Tout le monde écrit vite, sans souci de construction, sans appel à qui que ce soit. On se délivre dans n'importe quel style. J'ai toujours été frappé par la multiplicité des chocs infantiles révélés par les productions. Dans 70 % des écrits, apparaissent des foyers d'angoisses, d'obsessions très éclairants pour une attitude éducative thérapeutique.

J'avais donné il y a une semaine, en sixième, la possibilité d'évoquer un personnage des contes de fée qui les avait charmés ou qui leur avait fait peur. Et aujourd'hui, en dépouillant ces productions, je mesure tous les dommages que peut faire cette littérature d'adulte d'«Il était une fois...». Je pourrais multiplier les citations qui parlent de Pinocchio et des angoisses de castration ou de Peau d'Ane, comme celle-là :

«Elle n'aimait pas son père car lui était «vieux» et elle était jeune ; il voulait tout le temps se marier avec elle.»

Presque tous les contes ont leurs sorcières qui leur font encore faire des cauchemars. Ecoutez par exemple :

«Les vieilles sorcières ridées m'effraient avec leurs ongles pointus et des sourires à nous effrayer. Elles ont une potion magique qui peut nous rendre méconnaissables. Elles sont vêtues d'une grande lévite noire. Elles viennent la nuit et j'aperçois dans la pénombre leurs gros yeux orange. Elles s'approchent avec une grande corde et m'emportent.»

Quand ils n'ont pas choisi un conte, ils ont souvent parlé du démon, de l'enfer, du diable. Ecoutez encore :

«C'était à un cours de catéchisme, nous parlions des anges bons et beaux puis de Satan, le diable... (Suit la discussion que je supprime.)

La nuit, dans mon lit je rêve au diable. C'est plutôt un cauchemar. A droite de mon lit un fantôme drapé, portant des chaînes et des cadenas se tient debout, bouge légèrement et me fait une peur affreuse. De l'autre côté, je vois un diable — vrai démon — qui s'apprête à casser tous mes meubles. Quelque chose brille dans l'ombre : il n'y a aucun doute, ce sont les yeux du diable. Je crie, je me débats. Je m'enfonce sous mes draps mais l'ombre du diable me suit. Alors, j'allume ma lampe de poche mais, sur les murs, dans un rond lumineux, apparaît une silhouette.

Le rêve recommence toutes les nuits comme si toutes les nuits une silhouette venait me hanter et j'invente une chanson :

*Dans ma maison hantée de revenants fantômes
On ne dort pas en paix
Toujours Satan pour vous apeurer
Sous les draps, partout, même sous l'oreiller
On est toujours réveillé.»*

Une autre :

«La nuit, je rêve que le diable entre dans ma chambre, qu'il avance lentement en riant bruyamment. Je me mets à hurler et il disparaît. Je me rendors et ça recommence, je le vois toujours. C'est un vrai démon avec une lueur méchante dans les yeux. Je me débats. Le matin, j'ai souvent très mal à la tête. Satan me fera toujours très peur.»

Alors je me suis dit qu'il avaient peut-être d'autres peurs non révélées dans les textes qui expliquaient les yeux battus de certains, les tics d'un autre, l'énurésie de cette petite que la mère m'a avouée toute gênée, l'instabilité de celui-ci. Et je leur ai proposé de me confier, sur un petit bout de papier toutes leurs peurs, que je les emporterais chez moi, que je les garderais. Ils ont écrit à toute vitesse d'abord puis se sont mis à parler, à parler. Je leur ai promis de garder leur fardeaux. J'ai rassuré un peu, j'ai dit ce que j'ai pu. Mais je sais des choses importantes sur chacun. Je les ajouterai à leurs productions libres. Mon attention est en éveil.

Dans leurs peurs, on retrouve en 1975, les menaces ancestrales du loup, de la cave, des coins obscurs, des bohémiens.

«Un jour, ma grand-mère m'a enfermé dans la cave. Elle a dit : «Si tu n'es pas sage, le loup te mangera.» Sans le dire à ma grand-mère j'avais pris la vieille baïonnette de mon grand-père et j'étais rentré dans la cave. Cinq minutes plus tard, j'entends un craquement. Je sors vite ma baïonnette et je charge en criant du côté où le bruit venait. Un cri retentit. Je me dis : «J'ai tué le loup». Je soulevais la baïonnette et je voyais un énorme rat au bout.»

«On me disait que le loup viendrait me chercher la nuit pour me manger. Il aurait de grandes dents, des yeux de toutes les couleurs, de grandes oreilles pointues ou alors qu'il m'attendrait derrière un bois, qu'il me mettrait dans un grand sac. Maintenant je n'y pense plus sauf le soir ou quand je vois un film d'étrangleur. La nuit je fais des cauchemars.»

«J'ai très peur dans le noir, j'ai peur des voleurs. Je fais des cauchemars.»

«Lorsque j'étais petite, ma grand-mère me disait : ne sors pas ou les bohémiens t'emporteront dans un sac et te mangeront.»

«A dix pas de chez moi, dans mon vieil immeuble, il y a les W.C. et il n'y a pas de lumière. Alors j'avais tout le temps peur qu'il y ait quelqu'un qui m'emène chez lui.»

«La plus grande punition était de m'enfermer sous les escaliers, dans la cave ou dans le cagibi. J'avais peur.»

Mais à ces mythes du loup, des bohémiens dont on nous a menacés enfants, s'ajoute l'obsession enkystée des images d'épouvante vues à la télévision ou au cinéma. Lisez ces textes :

«Les personnages qui m'effraient le plus sont les vampires. J'en rêve la nuit. Quand le plancher craque, je me cache sous les couvertures. Je regarde, je me rassure

mais ça recommence. J'allume ma lampe, je regarde dans la chambre : il n'y a rien. J'éteins la lampe mais je ne me rendors pas. Mais il me trotte dans la tête. Il a de grandes dents, une queue, des cornes. Il est immortel.»

«Ce qui me fait le plus peur, c'est les films de science-fiction comme «La guerre des mondes» et j'ai toujours des coussins pour me cacher pendant les scènes violentes. Il y a maintenant «l'invasion des profanateurs de sépultures».

«Il y a un film qui raconte l'histoire d'un docteur qui se transforme et qui me fait peur. J'ai peur de Landru aussi. Je l'ai vu en train de tuer une femme. Après le film, je crois que Landru est dans le couloir.»

«Dans ma chambre il y a une penderie très grande où il y a des jouets entassés. Et parfois des jouets tombent et me réveillent et après, je ne peux plus me rendormir car je crois tout le temps voir quelqu'un dans la penderie. A force de regarder la porte, je la vois bouger ; c'est terrible. Alors, j'allume ma lampe de chevet et je réveille ma sœur qui va voir ce qui se passe. Je vais avec elle car elle non plus n'est pas très courageuse. On fait le tour de la

chambre et on ne trouve jamais rien ; alors on se recouche tranquilles. Ma sœur s'endort tout de suite mais moi il me faut longtemps pour me rendormir. Le matin je me lève et tout est passé et ça recommence presque toutes les nuits.»

«Un vampire me court dans la tête. Je l'imagine et je pense qu'il est aux côtés de mon lit. Cet homme est laid, avec deux grandes dents qui dépassent sa bouche et s'avancent horizontalement. Il a de très grandes oreilles, un chapeau horrible, une tête défigurée, des ongles de vingt centimètres. Ses pieds sont des pattes de poule, son corps est vêtu de plusieurs tissus très laids, les bras sont des ailes, les jambes énormes, et il mange les petites filles qui sont pas gentilles avec leur maman.»

On mesure à travers ces quelques révélations l'importance des traumatismes infantiles dont nous devons aider les enfants à se délivrer sans cesse, aussi choyés, aussi invulnérables qu'ils nous paraissent au premier abord. Ne laissons pas les foyers névrotiques s'installer et ne comptons plus trop, dans notre environnement, sur le temps et la nature pour liquider les problèmes.

UNE
EXPERIENCE :

l'université ouverte

L'Université ouverte répond à un besoin jusque là rarement exprimé : disposer d'informations non dirigées ou contradictoires recueillies hors des hiérarchies traditionnelles.

Elle est donc ouverte à tous, sans distinction de diplômes, «niveaux» ou «connaissances» préalables.

Son programme d'activités est fondé sur le libre choix des participants.

Ceux-ci ont en commun :

- Une motivation pour l'information non dirigée ;
- Une méthode rationnelle de travail.

Cette méthode consiste à :

1. Réunir sur le sujet choisi des documents de base ;
2. Analyser individuellement des documents ;
3. Etudier le sujet par groupes de 4 ou 5 personnes et relever les points délicats et les questions à élucider ;
4. Réunir pour un débat de quelques heures (un week-end par exemple) ce groupe et une ou plusieurs personnes susceptibles de donner des informations complémentaires récentes et de discuter les points délicats du sujet.

Les frais de fonctionnement de l'université ouverte (achat de livres, déplacements) sont couverts par les participants. Pour l'année 72-73, le budget de l'université ouverte s'est élevé à 1 200 f pour 130 participants.

En 72-73 l'université ouverte a abordé les points suivants :

Linguistique : L'étude de texte et la réforme du français, avec M. Mounin.

Biologie : Les origines de la vie, avec J. de Rosnay.

Psychologie : Le développement de l'enfant avec M. Montagner.

Biologie et socio-psychanalyse : L'auto-gestion à l'école et dans la société avec M. Laborit et Paramelle.

En 74-75 :

— Débat avec M. Leroy-Ladurie sur le thème *Faut-il enseigner l'histoire à nos enfants ?*

— M. Montagner a étudié *Le sommeil chez les enfants*.

— Le biologiste Laborit a présenté son dernier livre : *La nouvelle grille* en février 1975 à Saint-Jean-d'Angély.

— Une réunion avec M. Aymes, membre de l'Association des Professeurs de Mathématiques a eu lieu pendant le congrès Freinet de Bordeaux.

Les personnes qui souhaiteraient participer à cette université ouverte en 1975 sont priées d'adresser leurs suggestions à Jean-Louis BROUCARET, 10, rue Gabriel-Fauré, 17 Saint-Jean-d'Angély.